

# RÉSILIENCES

Réparation, élaboration  
ou création ?

Ont collaboré à cet ouvrage :

Joyce Aïn  
Catherine Amoyal  
Rachid Bennegadi  
Maurice Corcos  
Boris Cyrulnik  
Michel Delage  
Bernard Golse  
Lin Grimaud  
Philippe Gutton  
Claire Héber-Suffrin  
Tamara Landau  
Sylvain Missonnier  
Gérard Ostermann  
Virginie Pape  
Gérard Pirlot  
Alain Roucoules  
Serge Tisseron  
Guy Tonella

# RÉSILIENCES

## Réparation, élaboration ou création ?

Sous la direction de Joyce Aïn

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a small 'e' inside a circle, followed by the word 'éditions' in a small font, and the word 'rès' in a larger font.

Cet ouvrage est constitué des communications et conférences  
préparatoires au Carrefour Résiliences  
qui s'est tenu à Toulouse les 13 et 14 octobre 2006  
à l'initiative de l'association Carrefours & Médiations  
La Source, 26, chemin du Bessayré  
31240 Saint-Jean. Tél. 05 61 74 23 74

L'élaboration scientifique a été assurée par :  
Jacques Aïn, Joyce Aïn, Laurence Aïn,  
Catherine Amoyal, Michèle Capdequi, Colette Cousergue,  
Kalou Estrella, François Estivals,  
Christiane Lamy-Fabre, Alain Roucoules et Pierre Teil.  
L'organisation pratique a été assumée par :  
Caroline Aïn, Inès Aïn, Margot Aïn, Philippe Aïn, Tania André,  
Jean-Luc Andrieu, Olivier de Raspide, Arlette Kiehl, Denise Mitrani,  
Véronique Picard, Dominique Ruiz, Julie Ruiz, Michel Ruiz,  
Nicolas Ruiz, David Zunzarren, Sarah Zunzarren.  
La retranscription des textes a été faite  
par Marie-Hélène Couronné.

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Illustration :  
*Jeune pousse fleurie dans une coulée de lave du volcan  
de la Fournaise à la Réunion.*

Photo Alex.dav100  
Post-traitement Pharel

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2926-3  
Première édition © Éditions érès 2007  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

# Table des matières

Introduction	<i>Boris Cyrulnik</i> .....	7
Avant et après le traumatisme	<i>Joyce Aïn</i> .....	11
Controverse : la résilience en question	<i>Serge Tisseron,</i> <i>Boris Cyrulnik</i> .....	15
Trauma et résilience : le corps convoqué	<i>Guy Tonella</i> .....	55
Incertitude, anticipation et résilience de vie/de mort à l'aube de la vie	<i>Sylvain Missonnier</i> .....	91
La résilience avant l'après-coup, ou tous les enfants de mère déprimée ne deviennent pas... Sigmund Freud !	<i>Bernard Golse</i> .....	111
L'impossible naissance ou l'enfant enclavé	<i>Tamara Landau</i> .....	123
Inceste et résilience	<i>Gérard Ostermann</i> .....	131
Résilience dans la famille et famille résiliente Georges Perec, à voix haute	<i>Michel Delage</i> .....	153
Un résistant et anti-résilient exemplaire : Arthur Rimbaud	<i>Maurice Corcos</i> .....	173
La résilience comme affect	<i>Gérard Pirlot</i> .....	191
Acculturation et résilience : tactiques et stratégies	<i>Philippe Gutton</i> .....	227
Le transfert comme matrice figurative	<i>Rachid Bennegadi</i> .....	237
Résilience... Créativité ou réparation dans la formation réciproque ?	<i>Lin Grimaud</i> .....	243
La musique nous est offerte avec la vie	<i>Claire Héber-Suffrin</i> .....	257
Conclusions et perspectives	<i>Virginie Pape</i> .....	287
Synthèse du Carrefour	<i>Boris Cyrulnik</i> .....	305
Bibliographie	<i>Catherine Amoyal,</i> <i>Alain Roucoules</i> .....	323
	.....	326



# Boris Cyrulnik

## Introduction

Il y a mille stratégies de la connaissance. On peut connaître par les sons, par le corps, par la plongée intime, par la relation affective ou par l'abstraction des mots et des signes mathématiques. C'est toujours une aventure humaine passionnante et déroutante.

C'est passionnant de découvrir un continent nouveau, qui invite à tout repenser, même ce que l'on croyait acquis. Ceux qui n'aiment que les idées nouvelles risquent de tout fracasser. Ceux qui n'aiment que les idées anciennes risquent de tout pétrifier.

Pour éviter ces deux dangers, Joyce Aïn a invité des universitaires, des chercheurs et des praticiens chargés d'apporter leur éclairage, leur propre conception de la résilience. Cette méthode démocratique nous a permis de confronter nos idées et de passer deux journées amicales, gaies et stimulantes.

Au Moyen Âge, on appelait ce genre de réunion une « disputation ». Les champions d'une théorie s'affrontaient, en présence d'un arbitre, puis le peuple votait. C'est ainsi qu'on a reconnu une âme aux Indiens, après la disputation de Valladolid, et que le peuple asiatique des Khazars s'est converti au judaïsme.

---

Boris Cyrulnik, neuropsychiatre, directeur d'enseignement, université de Toulon.

À Toulouse, il n'y a pas eu de vote, mais en écoutant les intervenants, j'ai souvent pensé que les stratégies de la connaissance avaient préféré le débat à la récitation, ce qui a été bien agréable.

La notion de résilience est née à Hawaï, en 1982, quand Emmy Werner a été stupéfaite de constater le bon développement de 28 % d'enfants qui logiquement auraient dû être fracassés. Dans une population générale, l'OMS considère que 83 % des enfants deviendront des adultes épanouis. « Ces enfants (résilients) ont quelque chose à nous apprendre », s'est écrié Michael Rutter. C'est ainsi qu'a démarré l'aventure de cette notion qui, vingt ans plus tard, est devenue un concept solidement charpenté : les biologistes mesurent les sécrétions neurohormonales des enfants élevés en carence affective, qui reprennent un néodéveloppement résilient dès qu'ils sont entourés par une famille d'accueil ou une institution qui stimule la base du cerveau au cours des interactions quotidiennes, tout simplement. Des neuro-radiologues photographient comment les cellules des lobes frontaux et des circuits limbiques se remettent à fonctionner dès qu'un contact affectif sécurise ces enfants ou dès qu'une parole les invite à nouveau dans un monde humain. Les psychologues évaluent grâce à des batteries de tests validés le retour de la vie psychique chez ces enfants éteints par un trauma. Mais ils découvrent aussi que la résilience est un néodéveloppement : le trauma, non seulement a laissé une trace cérébrale, mais surtout il constitue une étoile noire qui désormais ajoute un nouvel organisateur du moi. Ce néodéveloppement explique pourquoi ces enfants ont acquis une sensibilité particulière qui donne à leur monde un goût et une signification singulière.

Les sociologues qui participent à ces recherches expliquent que les structures familiales, les institutions et même les préjugés peuvent aider ce processus résilient ou au contraire l'entraver selon ce que racontent les récits d'alentour, familiaux et culturels.

Il faut donc une équipe pour répondre à ces questions : « Doit-on rester mort après un trauma ? Que faut-il faire pour reprendre un type d'existence ? » Mais dans cette équipe, les praticiens formés à la psychanalyse nous font comprendre que tout n'est pas évaluable, que chacun d'entre nous s'est construit une signification privée qu'il attribue aux événements de son existence. Nous réagissons bien plus au sens que nous donnons aux choses qu'aux molécules qui regonflent notre cerveau.



Tout le monde ne s'est pas entraîné à ces raisonnements systématiques qui nécessitent une attitude pluridisciplinaire. Il faut que le biologiste sache écouter le psychanalyste qui étudie la littérature de Georges Perec. Il faut que le psychologue entende l'anthropologue lui dire que ce qui vaut dans sa culture ne vaut rien dans une autre, ou le neurologue qui montre que la musique façonne le cerveau, qui acquiert ainsi une sensibilité préférentielle.

Cette stratégie de la connaissance est recommandée actuellement par toutes les commissions qui gouvernent la recherche. Les praticiens sont probablement mieux préparés à ce genre de recueil des connaissances que les chercheurs de laboratoire qui ont appris à exercer les mono-raisonnements.

Pendant les deux jours du Carrefour à Toulouse, Joyce Aïn a su créer un événement qui a fait vivre ce questionnement. À vous de juger.



Joyce Aïn

## *Avant et après le traumatisme*

Voilà plus de deux ans que nous avons envisagé, avec Boris Cyrulnik, de faire une sorte d'état des lieux de la résilience... C'était bien avant la « controverse » qui a fleuri, de ci de là, pour contester à la résilience le statut de concept... Et voilà, encore, que cette année vient de sortir un livre sur *Psychanalyse et résilience* : une nouvelle controverse ?... C'est dire si cette notion, cette idée innovante et pleine d'espoir, interpelle le monde « psy », sinon tout le monde, tant notre société, en ces temps tourmentés, a besoin d'une lueur d'espoir pour partir en quête de réparation !

Pour ma part, je pense que le point central qui pourrait rassembler les « pour » et les « contre » devrait être l'examen du traumatisme... (et comment on s'en sort), sans mélanger bien sûr le traumatisme et la personne qui le vit...

C'est d'ailleurs le fil rouge de nos travaux, depuis de nombreuses années ; nous avons commencé en 1985, avec le traumatisme de la naissance... mais c'est de manière encore plus insistante notre préoccupation depuis le dernier Carrefour...

Je proposais, en ouverture du Carrefour « Perversions », la question du « Trauma réel ou fantasmé » et comment on peut prendre en compte, dans les cures, la réalité concrète et matérielle qui se distingue de la réalité psychique... On peut penser, de

---

Joyce Aïn, psychanalyste, membre de la Société psychanalytique de Paris, présidente de l'association Carrefours & Médiations.

même, que psychanalyse et résilience ne parlent pas de la même réalité...

Boris Cyrulnik, dans son introduction à l'ouvrage *Psychanalyse et résilience*, oppose, presque de manière symétrique, perversion et résilience ; je le cite : « Un pervers, lui aussi, résiste aux chocs puisqu'il n'est pas touché et reprend son propre développement, puisqu'il s'épanouit aux dépens des autres... » Peut-on alors entendre, un peu comme aurait dit Freud, que « la perversion serait le négatif de la résilience » ?

Ainsi donc, quel est le rôle véritable du traumatisme lui-même dans la dynamique de la résilience ? Le traumatisme est en quelque sorte notre pain quotidien... Mais si le traumatisme est une notion qui court tout au long de l'histoire de la psychanalyse, il reste mystérieux et les voies qui permettent d'en émerger encore plus... Depuis le traumatisme de la naissance tel que l'avait imaginé Otto Rank, et à sa suite celui pressenti par Sandor Ferenczi, c'est à chaque histoire une découverte...

Je vais vous présenter « Perle » (ce prénom que je lui donne renvoie à ce traumatisme du grain de sable qui blesse l'huître et que la nacre qui l'enveloppe, pour s'en défendre, transforme en bijou précieux) : Perle, donc, est revenue me voir dix ans après avoir terminé une analyse avec moi, de façon satisfaisante, avais-je pensé alors ! Elle m'annonce d'emblée qu'on vient de lui découvrir un cancer de l'utérus. Perplexe, je me demande ce que je n'ai pas su entendre d'une certaine fragilité somatique dans le déroulement de son premier parcours... ou bien, que s'était-il passé, depuis, pour rompre l'équilibre acquis, peut-être de façon instable ?

Au début de son analyse, Perle, qui était la maman d'une petite fille de 3 ans (née par césarienne), se plaignait de ne pas arriver à avoir le deuxième enfant désiré. Elle avait aussi un certain nombre d'angoisses, voire de crises de panique, face à des mises en situation professionnelles.

Au cours de son analyse, elle avait pu retrouver le souvenir traumatique de son départ d'Algérie, aux côtés de ses parents qui étaient totalement plongés dans leur dépression de l'exil. Cette dépression était encore amplifiée, pour sa mère, à ce moment, à la fois par le décès de sa propre mère, juste avant le départ, et par sa fausse couche, survenue au cours de ce même voyage. À la fin de son analyse, Perle avait pu mettre au monde un petit garçon et, ses angoisses atténuées, commençait à s'épanouir dans son métier d'architecte.

Pour ce deuxième temps, je lui ai proposé une thérapie de relaxation analytique. En effet, inspirée des leçons de Ferenczi et de Winnicott, j'étais convaincue de la nécessité pour elle de se laisser aller à éprouver une profonde régression. Parallèlement bien sûr, elle devait subir de douloureuses séances de chimiothérapie.

Au cours d'une de nos séances de relaxation, où dans un moment régressif elle s'était sentie comme tomber dans le vide, elle se souvint avoir déjà pensé qu'elle allait mourir et même qu'elle avait eu l'impression d'être « comme morte », disait-elle : c'était le jour de l'explosion d'AZF, deux ans plus tôt. Les vitres avaient volé en éclats autour d'elle, terrifiée, paralysée sur place. Elle n'avait ensuite trouvé personne à qui parler de son vécu car il avait fallu assurer les soins à donner à ses parents que cette période (de déménagement, encore) avait à nouveau sévèrement déprimés, s'étant trouvés eux aussi dans leur appartement endommagé par cette explosion.

Durant cette séance, l'angoisse de Perle était perceptible quasi corporellement pour moi. Elle disait se souvenir de « bombardements » dans ses toutes premières années... Mais ce fut seulement en questionnant sa mère qu'elle put avoir l'explication que ces bombardements étaient, en fait, les explosions des attentats dans la période qui avait précédé le départ d'Algérie.

Perle, qui gardait cependant un souvenir lumineux de ses premières années, se mit alors à me parler, dans les séances suivantes, de ses sensations de toute petite fille : la chaleur du soleil, le parfum des orangers, la douceur des petits gâteaux confectionnés par sa grand-mère... Ces souvenirs, qu'elle m'avait pourtant déjà racontés au cours de son analyse précédente, prenaient là une tout autre dimension, une nouvelle intensité. Elle s'accrochait, elle s'agrippait presque, aux couleurs ou au parfum du bouquet posé sur mon bureau, en disant qu'elle se sentait ainsi comme « portée » par moi, à travers ces fleurs que je disposais « sans doute, là » pour elle ...

Je devenais alors, dans le transfert, cette grand-mère (objet substitutif d'attachement) qui, probablement, lui avait permis d'éprouver un réel sentiment de sécurité, après une naissance difficile, par forceps, laissant sa mère incapable de s'occuper d'elle pendant des semaines.

Dans le même temps que se déroulait notre travail de relaxation, Perle s'était mise à prendre des cours de danse et de peinture, et elle me disait sentir son corps se remettre à vivre doucement. Elle pouvait alors exprimer par son corps libéré et à travers

les couleurs jetées sur la toile, des paysages colorés, les moments heureux de sa prime enfance. Elle retrouvait aussi son corps dans une tendre reprise de sa sexualité (douloureuse depuis le cancer).

Ne peut-on penser qu'elle avait eu (en quelque sorte) « besoin », avec ce deuxième double trauma (l'explosion d'AZF, mais également le cancer, explosion vécue, cette fois, au creux de son propre corps), de passer aussi près de la mort pour pouvoir se reconstruire ?

En retrouvant ainsi, dans le transfert, la sécurité du premier attachement à l'image fiable qu'était cette grand-mère maternelle, sorte de tuteur de résilience, elle pouvait enfin élaborer la trame plus solide des souvenirs, images et représentations noués à ses sensations primaires, sinon archaïques, qui avaient constitué sa sécurité de base.

Il lui avait peut-être été nécessaire de retrouver le souvenir du premier attachement, l'appui d'avant le trauma, pour pouvoir redécouvrir en elle la force de lutter, ensuite, après le deuxième traumatisme, pour sa survie, comme dans une nouvelle naissance, tissant un maillage affectif de résilience...

Si j'ai voulu évoquer rapidement l'histoire de cette patiente, dont l'accompagnement a beaucoup contribué à mon questionnement professionnel, c'est qu'elle soulève, me semble-t-il, plusieurs des aspects qui seront ici débattus : aussi bien le manque de résilience dans la faille psychosomatique que ce qui peut éventuellement conditionner ou contribuer à l'élaboration de la résilience, dans l'attachement sécure des premiers instants, comme dans l'après-coup du traumatisme.

Et peut-être que, malgré cette sorte de contre-résilience que Michèle Fognini nomme la « rémanence », ou bien avec cette capacité particulière, acquise dans le cours d'une analyse, et que Jean-Michel Quinodoz appelle la « portance », peut émerger une nouvelle dynamique...

Je souhaitais aussi vous faire partager cette émotion toute particulière, précieuse, rare, dont il m'arrive d'être étreinte, en résonance à celle d'un patient, d'une patiente, qui semble renaître ainsi, et qui, dans ces moments-là, donne tout son sens au métier que j'ai choisi.

Il y a là un frémissement qui est la vie en dépit de tout... Quelque chose qui justifie, pour moi, le travail de la pensée dans la recherche du sens, racine déjà, ou écho de la résilience en chacun de nous.

Serge Tisseron,  
Boris Cyrulnik

Controverse\* :  
la résilience en question

Alain Roucoules présente le débat

*Je voudrais remercier Serge Tisseron et Boris Cyrulnik d'avoir bien voulu accepter d'être à la tribune ensemble. Ce sont deux hommes de recherches, deux hommes d'écrits et aussi deux hommes d'images. Mais leur particularité – et c'est peut-être cela qui va nous intéresser – c'est que ce sont deux hommes de débat et particulièrement au sujet de la résilience.*

*C'est que ce terme de résilience pose de nombreuses questions, discussions, peut-être même que ça pose querelle.*

*Donc, Serge Tisseron et Boris Cyrulnik ont bien voulu se prêter à ce jeu du débat pour voir sans doute, au-delà des éléments de querelle, comment, à un moment donné, une situation qui peut être une situation de tensions peut devenir productrice aussi d'avancées de connaissances.*

---

Serge Tisseron, psychiatre, psychanalyste, docteur en psychologie, directeur de recherches à Paris X. Nombreux ouvrages parmi lesquels : *Vérités et mensonges de nos émotions*, Albin Michel, 2005. Très connu pour ses recherches sur les secrets de famille et sur nos relations avec les images (télé, cinéma, BD) et les nouvelles technologies. Il est lui-même auteur de bande dessinée et s'est intéressé tout particulièrement à Hergé et à ses personnages.

Boris Cyrulnik, neuropsychiatre, directeur d'enseignement, université de Toulon.

\* Les propos des orateurs reproduits ici ne se répondent pas toujours, chacun ayant apporté plus ou moins de corrections à son intervention du 13 octobre 2006.

## SERGE TISSERON : UN ÉQUILIBRE TOUJOURS INSTABLE<sup>1</sup>

Encore une fois, merci à Joyce Aïn et aux organisateurs de ces rencontres qui s'annoncent très productives, sinon de réponses, du moins de questions, ce qui est quand même la chose principale pour la recherche.

Alors, tout à l'heure, Boris Cyrulnik vous a proposé un petit jeu : « Devinez ce que les gens vont dire ? » C'est bien, surtout quand on est aussi nombreux, parce qu'on peut avoir l'attention qui se tasse un peu, et ce « Devinez ce que les gens vont dire ? » relance la curiosité. Cela permet aussi de se tourner vers son voisin, et de lui demander ce qu'il en pense. C'est donc intrapsychique et interrelationnel et, par conséquent, on est vraiment dans le sujet d'aujourd'hui.

Toutefois, on m'a toujours dit que quand on propose un jeu, il faut y entrer, mais il faut aussi le faire évoluer. Je vais donc vous suggérer une petite modification du jeu : en nous écoutant et puis demain, en écoutant les autres conférenciers, je vous propose de prendre une feuille de papier ; vous allez noter verticalement les diverses significations du mot résilience au fur et à mesure que vous les entendrez, et en face de chacune de ces significations, vous mettrez une barre à chaque fois que quelqu'un emploiera le mot dans le même sens. Cela nous donnera une sorte d'enquête sur les différentes possibilités d'utiliser le mot aujourd'hui. J'avoue que c'est un peu difficile, alors je vais vous aider.

On peut utiliser le mot de résilience en lui donnant plusieurs significations.

- *Un comportement observable*

Probablement, certains d'entre vous parleront de résilience au sens d'un comportement observable. C'est la définition initiale, celle des épidémiologistes américains. Elle concerne les comportements par lesquels une personne fait preuve de résilience. C'est de l'ordre de l'observation. D'ailleurs Gérard Pirlot en parle dans ce sens-là, tout comme Maurice Corcos à propos de Georges Perec. Voilà donc une première signification possible, mais il y en a d'autres.

---

1. Communication de Serge Tisseron au XII<sup>e</sup> Carrefour toulousain, Car&Med.



- *Une qualité attachée à des personnes*

On entend parfois parler d'« enfants résilients ». L'expression est ambiguë et peut laisser imaginer qu'il existerait des personnes, voire des « personnalités résilientes ». Cette définition sera probablement refusée par la plupart ; malgré tout, il existe des gens qui emploient le terme de résilience comme une qualité attachée à certaines personnes.

- *Un processus*

On pourra également par ce mot désigner un processus en cours. Boris Cyrulnik l'a évoqué de cette manière, mais déjà les choses se compliquent. En effet, est-ce que ce processus va pouvoir s'achever ? Est-ce qu'il est « terminable » ou « interminable », pour reprendre une formule traditionnelle<sup>2</sup> ? Parler de processus sans autre précision pose donc question : est-ce qu'on parle d'un processus achevé, d'un processus en cours ou d'un processus inachevable ?

Ce débat me rappelle tout à fait ceux qui existaient dans les années 1960, quand je faisais mes études de psychiatrie, autour des mots « autonomie » et « génitalité ». On s'interrogeait à perte de vue pour savoir si, par exemple, il y avait une personnalité génitale, si la génitalité était un processus achevable ou inachevé, si c'était de l'ordre du comportement, etc. Des débats assez proches de ceux, actuels, autour de la résilience. D'ailleurs, ça pose une première question : ce mot de résilience, aujourd'hui, n'aurait-il pas pris le relais d'autres mots tombés en désuétude et qui ont à la fois pour fonction de faire consensus et d'inviter à en sortir, les deux étant assez complémentaires ?

- *Des résonances esthétiques, voire morales*

Enfin, le terme « résilience » est employé dans le grand public avec des significations encore plus larges.

Je parlais avec Serge Moati<sup>3</sup>. Serge Moati a eu une existence compliquée : il perd ses parents à 11 ans, puis, comme il le dit : « Il rentre en cinéma. » Au cours de cette interview, il dit : « Le

---

2. S. Tisseron fait sans doute allusion au texte de Freud « Analyse terminée, analyse interminable » ou à « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes*, 1937.

3. Serge Moati, journaliste et réalisateur français d'origine juive tunisienne, travaille surtout pour la télévision. Il a été aussi scénariste, producteur, acteur, écrivain et présentateur de télévision. Sa reconnaissance par le public date de 1999, année depuis laquelle il anime *Riposte* sur France 5, émission de débats politiques et sociaux.

cinéma, c'était ma résilience ! » Et il ajoute : « Un mot merveilleux, un mot qui ne veut rien dire, un mot qui veut tout dire et où chacun peut mettre ce qu'il veut. » Ce mot l'aidait et c'est vrai que pour beaucoup de gens, ça fonctionne ainsi.

Pourquoi pas ? Si ce n'est que dans le grand public, le mot tend à prendre des résonances esthétiques et morales un peu pré-occupantes : on en parle comme de quelque chose non seulement de positif, mais même de beau et d'enviable. Avec le risque de s'empêcher de comprendre la complexité de notre capacité à nous reconstruire après un traumatisme, et aussi avec le risque de ne pas comprendre ceux qui n'y parviennent pas.

### *Premier temps : l'enthousiasme*

Pourtant, et malgré des réticences, j'ai d'abord adhéré à ce mot. Mon premier travail, je l'ai en effet réalisé sur Hergé. C'est un homme qui, par un travail de création, se dégage d'une crypte parentale<sup>4</sup> – pas d'une crypte personnelle comme celle qu'évoque Maurice Corcos à propos de Georges Perec, mais d'une crypte de son père. Et, comme dans le cas de Perec, au moment où il dit qu'il commence à aller bien psychologiquement, qu'il découvre le bonheur de vivre, on lui trouve une leucémie et il meurt un an après. Toujours est-il que par un travail de création, il se dégage d'un traumatisme familial, ayant eu des ricochets sur lui.

J'avais aussi réfléchi autour des mécanismes de défense, dans le cadre d'un groupe de travail, à la demande de la Caisse d'allocations familiales, ce qui avait abouti à un livre sur la honte<sup>5</sup>. J'essayais

---

4. Serge Tisseron a découvert le secret de la famille de Hergé à partir de la seule lecture des albums de Tintin, avant que la biographie de cet auteur ne soit connue (*Tintin chez le psychanalyste*, Aubier, 1985). On sait aujourd'hui que Hergé était partagé entre deux versions familiales concernant sa grand-mère paternelle : l'une « officielle », où elle épousait le grand-père, Rémi, ouvrier « qui passait par là » et disparaissait en laissant deux jumeaux : Alexis (le père de Hergé) et Léon. L'autre, secrète et énigmatique, celle d'un géniteur illustre mais inavouable, dont on disait à Hergé enfant : « On ne te dira pas qui était ton grand-père, cela te tournerait la tête. » On sait à présent que c'est la seconde version, dont Serge Tisseron faisait l'hypothèse dès 1985 à partir de la seule lecture des albums de Tintin, qui est la bonne, même si Hergé, peu de temps avant sa mort, ne voulait pas l'avouer ou se l'avouer (Serge Tisseron, *Tintin et les secrets de famille*, p. 30 à 34).

5. *La honte, psychanalyse d'un lien social*, Dunod, 1992. *Du bon usage de la honte*, Ramsay, 1998.

d'y établir des distinctions entre les mécanismes de défense dangereux et ceux qui sont positifs. Parmi les mécanismes de défense dangereux : la paranoïa, la culpabilisation d'autrui... Parmi les mécanismes de défense positifs : l'humour, la création, etc.

Quand le mot de résilience est apparu, j'y ai donc adhéré sans réserve. Je me souviens même avoir fait une conférence, un jour, sur les secrets de famille<sup>6</sup>, et une dame est venue me voir à la fin de la conférence pour me dire : « Monsieur, est-ce que vous croyez que la résilience existe ? » « Mais oui, bien sûr ! » Et cette personne de me dire alors : « Ah merci, merci ! Mon psychanalyste n'arrête pas de me dire qu'elle n'existe pas et j'étais désespérée. Grâce à vous, je vais mieux ! »

J'ai pensé qu'on pouvait faire beaucoup de bien à quelqu'un avec peu de mots, et je me suis dit : « Peut-être que j'aurais d'autres occasions de renouveler cette espèce de guérison un peu miraculeuse ! »

À l'époque, j'adhérais d'autant plus à l'idée de résilience que c'est une idée généreuse : parce qu'il n'y a pas tant d'idées généreuses que ça en psychiatrie ! De plus, portée par une personnalité généreuse : Boris Cyrulnik – même s'il n'a pas été le premier à la reprendre en France à la suite des travaux anglo-saxons.

J'ai été séduit aussi par ce côté « nouveau départ » de la résilience qui n'avait pas du tout été abordé dans ma formation psychanalytique. Bien sûr, il y avait des psychanalystes – heureusement ! – qui s'intéressaient aux traumatismes, notamment Nicolas Abraham<sup>7</sup> et Maria Torok. Ce dernier insistait beaucoup sur le fait qu'au moment d'un traumatisme, ou plutôt au moment d'un événement extrême, chacun est confronté à ses figures parentales précocement intériorisées. Un événement

---

6. Voir *Nos secrets de famille, histoires et mode d'emploi*, Ramsay, 1999.

7. Nicolas Abraham et Maria Torok sont à l'origine de notions-clés de la psychothérapie contemporaine : les effets des secrets de famille à travers les générations (clinique du fantôme), le deuil impossible d'un être cher (maladie du deuil), la secrète identification avec un autre (fantasme d'incorporation), l'enterrement d'un vécu honteux indicible (crypte). Nicolas Abraham, penseur-clinicien, est philosophe et littéraire avant de devenir psychanalyste en 1958. Maria Torok travaille comme psychothérapeute dans une école maternelle dès 1954, et cherchera en permanence à reculer les limites de la rencontre psychanalytique. Tous deux ont décrit le moment du trauma, la présence insistante de la mort dans la vie, en même temps que le mouvement constant, inlassable, de recréation de soi et de l'élaboration du sens.

extrême, ça peut être un événement heureux ou malheureux : une naissance, un deuil.... Mais dans le cas d'un événement traumatique, ces figures vont jouer un rôle vital. Nicolas Abraham disait : « L'inconscient s'ouvre et tout dépend, à ce moment-là, des "imagos" qui habitent le sujet. » Si ces imagos sont bienveillantes, la personne confrontée à un traumatisme augmente ses chances de sauver sa peau et de s'en sortir. Mais si ces premières imagos se dérobent ou l'accablent, il risque bien de s'enfoncer dans la situation dramatique au point d'en mourir. Bien sûr, cette idée d'un inconscient qui s'ouvre est une image. L'important, c'est de comprendre qu'entre le traumatisme et sa gestion, le monde intérieur du sujet joue un rôle capital.

Et puis Nicolas Abraham insistait aussi sur le fait que la reconstruction psychique qui suit le traumatisme ne peut être menée à bien que si elle s'appuie sur un support relationnel. Dans les années 1970, c'était une idée très originale, et qui m'a beaucoup aidé dans mon travail de 1992 sur les traumatismes de honte et la façon de les surmonter. Mais il manquait quelque chose à cette approche des traumatismes que l'idée de résilience a apporté : c'est qu'il n'y a pas dans le traumatisme que cet aspect négatif – on s'en sort plus ou moins bien selon les imagos qu'on porte en soi et l'environnement –, il y a aussi un aspect positif qui est le fait que les cartes sont remises à plat et qu'on peut prendre un nouveau départ.

Enfin, la résilience oblige à prendre en compte l'imprévisible. Nous ne pouvons ni tout contrôler ni tout prévoir. Parmi les facteurs de protection, certains sont en effet prévisibles : par exemple, l'environnement familial tel qu'il fonctionne. Mais il existe aussi beaucoup de facteurs imprévisibles. On ne peut jamais savoir ce que la réalité va apporter à quelqu'un. Personne n'aurait pu prévoir, par exemple, qu'Internet soit transformé, en quelques années, en une énorme machine qui permet aux gens de dépasser des traumatismes. Il y a dans l'idée de résilience quelque chose d'imprévisible, d'ouvert, quelque chose qui fait intervenir le collectif et qui m'a réellement plu.

Ainsi, dans un premier temps, j'ai trouvé cette idée de résilience formidable.